Philippe Villeneuve

Le Cidre aux pieds de pommes sales

Nombreux sont les poètes qui, avides de branler leur plume pour éjaculer le fiel d'un aphorisme pessimiste, ont pourtant préféré, en oyant ronronner un minou assoupi sur l'ottoman dentelé d'un boudoir à l'ancienne, faire jaillir une grande pensée positive, une phrase louangeant l'atavique bienfaisance d'un Dieu qui pourvoit au besoin essentiel qu'ils ressentent, durant leurs longues heures de composition solitaire, d'éprouver de la part d'affables chatons poilus, moult accolements et grafignes. Avouez que les grands littérateurs de notre époque, lorsqu'ils se laissent dorloter par la douceur qui environne un tas de fourrure miaulant, et bien ils se mettent spontanément à alléger leur prose pour raconter des histoires qui font du bien à l'âme, et on irait jusqu'à dire, lorsque minet se museau-frotte à peau de cuisse, qu'ils s'inspirent alors au point de chouchouter leur lectorat – comme une chansonnière engagée son public – en ornementant leurs œuvres d'autoréflexivité, concrétisant du coup l'émergence d'une critique littéraire qui peut enfin s'exclamer *qu'ici le texte considère sa propre textualité*. On n'a qu'à penser à l'Ancien Testament, lui-même un livre, qui fournit l'expression « un grand nombre de livres » dans Qohélet, mieux connu sous le nom d'Ecclésiaste pour des raisons qui m'échappent, mais peut-être pas vous ? Je me risquerais à écrire, en lisant cet extrait, que jamais la Sainte Bible n'aura dit aussi vrai, et qu'effectivement, les étagères des bibliothèques universitaires débordent actuellement de livres, si l'emploi des tournures de phrases enchevêtrant les idées consécutives faisait toujours jouir les lectrices idéales. Au lieu, dirai-je donc, qu'effectivement les orteils de jeunes filles écartés par la lanière trop pressante de flip flops à dix taches jaunies me font souffrir d'un terrible fétichisme qu'il me peine de révéler au grand jour, mais que mon sens du devoir humanitaire me pousse néanmoins à confesser. Car si le pédéraste relâché de prison doit aviser la communauté avoisinant son domicile qu'il éprouve un penchant pour les mêmes garçonnetts, serais-je moi correct si j'échouais d'avertir les piétonnes se promenant le sous-de-cheville à l'air qu'en ne couvrant pas leurs orteils d'espadrilles ou de patins roulettes, elles offrent aux aguets de mon irrassiable libido un morceau de soi encore plus érogène que l'aisselle pourtant rêche, le fessier parfois gai, le genou susceptible de pivoter un punissant kick ou l'urètre tant bourrée de clarté quoique hermétique ? Ainsi, pour protéger votre pudeur, mesdames, pour préserver la réputation de votre probité, j'avoue officiellement – parole d'honneur – que je suis un maniaque de pieds de femmes avec des beaux corps, et que je donnerais tout pour sentir les chaussettes élimées d'une fugueuse récidiviste ou chatouiller de ma langue tortionnaire les jolis socles d'une adolescente scandinave. Bon, maintenant que cela est dit, et que la tension désenfle, remettons-nous à parler du phénomène de la surabondance de livres en ce monde. Il y en a tellement que les poètes qui disent que leur amour est infini comme les grains de sable sur une plage pourront désormais éviter de faire dans le cliché et dire plutôt comme les livres intéressants dans

une librairie Archambault. Pourtant, l'opinion populaire s'entend actuellement pour dire que lire est un exercice ennuyant. Prenez, par exemple, le récit suivant, qui s'intitule *Le Plongeur* :

Depuis toujours, le plongeon me fascine. La crosse et le karaoké, autant que les ébranlantes mises en échec constitutives du spectacle, font ovationner des foules en entier, je le concède, mais moi, quand je me trouve confronté à l'élégance d'un homme qui se laisse choir dans le vide pour perforer de sa reluisante masse corporelle la surface d'une zone aquatique sphérique (hors terre ; il doit être amateur ou pauvre) ou rectangulaire (creusée ; il est professionnel ou riche), les nœuds spirituels de ma profonde anxiété sociale se dénouent, et je deviens quiet. Quel puissant paradoxe vous m'occasionnez, plongeurs et plongeuses, lorsque la chute de vos corps me lévite à moi l'âme. Si bien qu'un jour j'optai – espérant enfin devenir un homme et rendre maman fière – de larguer du faite d'une tente-roulotte toute la complaisance molle d'une folle adolescence que je m'obstinais d'incarner passé l'âge, pour précipitamment amerrir en le lit d'un cours d'eau survolé de corneilles et coccinelles que des coureurs de bois, frappés par le pittoresque décor du tableau, nommèrent naguère Petite Tétagouche, et si l'étymologie de cette rivière à ce jour reste trouble, je soutiens que nul baigneur sauvage n'a encore réussi à troubler le miroir pellucide que scintille l'eau claire de ses rives si vives où vivent six écureuils et dont l'oscillation mousseuse évoquera toujours pour moi les lourdes – tellement pesantes qu'elles ont érodé mes joues, creusant ainsi des pattes d'oies que les soucis et l'âge n'ont su faire naître – larmes de souvenirs pleurées en son honneur cependant que je commençai à rédiger – incapable de terminer jusqu'à maintenant, les sanglots obstruant ma vision – la ligne présente il y a de cela trois semaines. Mais de profiter de nos ressources naturelles en pleine crise identitaire reliée à la puberté et le manque de confiance-en-soi qu'un hypospadias confère, en quoi cela me distinguerait-il, car qui n'a pas aussi sauté tout jeune Adonis écarlate d'un point d'élévation en l'essence fluide, qui ne sait pas l'usage que font les voyous riverains d'une branche saillant au-dessus d'un ruisseau, une corde résistante, et un pneu d'auto usagé, et qui ne chérira pas éternellement le nom des braves camarades avec qui il fit tout cela ? Il est vrai qu'on rencontre plus tard dans nos vies de jeunes entrepreneurs, dans des foires de presses indépendantes ou des concerts de tam-tams, des gens qu'on ne connaissait pas auparavant et qui partagent nos intérêts pour les petites extravagances non-périlleuses du monde adulte, mais ceux-ci ne réussiront jamais à déloger du panthéon des *fidus Achate* ceux-là, je veux dire les comestibles compagnons avec qui, les premiers, nous plongeâmes ensemble en l'enceinte sacrée des hydres et langoustines, des morues et galets, des harpons rompus et des tampons mordus (l'olfaction des requins pour le sang, je suppose). Je pense souvent à toi, par exemple, Honrein Chiasson, et comment nous parfîmes l'aérodynamique de nos charpentes tout un été durant, dans le but de grimper le podium des championnats de natation, car au début, le plongeon n'était-il pas qu'une procédure initiative au vrai but de l'activité, c'est-à-dire la nage papillon 500 mètres dont

nous maîtrisions impeccablement l'élan ? Nos parents nous avaient inscrits presque le même jour, pour que nous apprîmes à nager, dans le club aquatique les *Torpilles Acadiennes*, car mon père m'avait proposé soit la piscine ou le voyage à Disneyland comme un autre mais pas les deux cadeau de fête de onze ans, et nous ensemble, déjà mature pour notre âge, n'avions-nous pas raisonné qu'une serrette de Mickey ça dure longtemps dans la mémoire, incontestablement, mais que la piscine elle, c'est pour l'éternité – dans nos cœurs comme Minnie oui, mais contrairement à elle, dans notre arrière-cour en plus – qu'elle doit sûrement s'avérer de durer ? Oui, nous pratiquâmes alors deux intenses mois de Juillet et Août et devînmes, en Septembre durant la rentrée, j'en suis convaincu, les nietzschéens surpauvres dont plusieurs meneuses de claques de notre école, suant trempée la nuit toute leur taie d'oreiller, rêvèrent que nous nageassions jusqu'à leur lit et que nos bras musclés par la brasse les bordassent après que nos lèvres eussent tendrement embrassé l'entre-orteil de leurs pieds meurtris par des souliers à la pointe amenuisée que la sino-vogue perverse du jour imposait. Mais un peu comme l'onaniste finit par préférer les préludées imminences du tripotage prépuce au tardif giclement séminal de l'éjaculation, au point qu'il n'entreprenne les cajoleries qu'à condition qu'il ne jouisse pas, nous finîmes par raffiner notre dépense d'énergie en la canalisant en un essor physique beaucoup plus essentiel, et nous nous enregistraîmes, trois ans plus tard, en un club de plongeur olympique. Adieu la course éreintante, bonjour la chute libre. Nous rasâmes alors nos jambes et nos poitrines pour minimiser l'éclaboussure que produiraient nos corps empiscinifiés, et nous brossâmes plus régulièrement nos dents, car nous envisagions les sourires que solliciteraient les photographes de journaux et revues sportives venus nous interviewer suivant nos triomphes. Combien d'heures d'abstinence de saucisses *Maple Leaf* nous imposèrent les régimes de bonne nutrition découverts sur le site diététistemoderne.ca, et le programme d'haltérophilie conçu par un spécialiste, ne le respectâmes nous pas ? Même l'escalade de l'échelle qui mène irrévocablement au plongeur, une chorégraphe nous servit de consultant pour bien la préparer et ainsi époustoufler les membres de nos familles venus nous crier qu'on « était capable » durant l'ultime période d'échauffement précédant la cérémonie d'ouverture d'un tournoi.

Un bon plongeur ne doit pas se faire de copine car cela distrait du but qu'il se fixe pour vaincre l'adversaire, et cela nous nous abstinmes de le faire en demandant à ton frère plus vieux de nous acheter la revue *Leg Sex* avec les images de nylons remplis d'orteils pour que nous éjaculassions vite en regardant ces poses artistiques au lieu que de perdre notre temps à écrire des poèmes dans le but d'impressionner les filles inscrites dans les ateliers de création littéraire dont nous n'eûmes pas nous-même la liberté de nous inscrire et ainsi apprendre à rimer ménopause avec cirrhose ou de comparer la grande nuit de l'âme contemporaine au noir hirsute d'un mont de vénus. Un bon plongeur, ne l'apprirent-nous pas, doit se lever tôt pour faire des redressements assis et lire les manchettes, et nous obéîmes à la moitié de cette directive car nous étions assez

écologiques pour savoir que ce sont les millions d'abonnements aux quotidiens qui déciment nos forêts et privent nos générations futures de la chance de se faire des cabanes dans les arbres ou de se bien torcher. Un bon plongeur ne doit jamais dire « mon adversaire est plus coriace que moi et son costume de bain complémente sa figure » car le manque de confiance est le trou fatidique qui cale la barque de la réussite personnelle, et cela nous ne nous le dîmes jamais ouvertement. Et je me souviens, juste comme ça, à l'improviste, en plein milieu de rédaction de ce paragraphe qui voulait commencer toute ses phrases avec « un bon plongeur doit... » mais qui ne songeait pas que l'inspiration est plus forte que la planification et les desseins, je me souviens donc aussi qu'insatisfaits du résultat que nous procura le rasoir électrique, nous brûlâmes une chandelle en laissant couler sa cire sur nos thorax, la retirant ensuite soigneusement lorsque coagulée pour arracher les restants de poils trop subreptices pour le tranchant des lames rotatoires. Et ensuite nous eûmes des bedaines parfaites, des tétines qui ne connurent plus les chatouillis de petites pilosités éparses, et nous devînmes les instruments d'une anti-éclaboussure par excellence. Oui, dans un monde où notre imberbe perfection eût été la norme, un patient atteint d'alopécie universalis aurait pu jouer le rôle du cousin Itt dans *La Famille Addams*.

Voilà pourquoi il me fait tant mal de penser que le jour de la grande compétition venu, tout ne se déroula pas comme nous l'avions prévu. Car voyez-vous, lectrices avec des copains qui organisent des ciné-soirées intimes à la maison (Drew Barrymore, Reese Witherspoon, et Jennifer Aniston, combien d'amoureux encore seront extirpés d'une chute mortelle les plongeant dans le précipice de la rupture de couple par la rescousse de votre génie célébré dans ces superbes comédies romantiques que j'adore à la folie, ce même génie qu'un crouteux comité norvégien, tâché de sélectionner pour récompenser annuellement les individus qui ont le plus contribué à promouvoir la paix dans le monde, continue d'ignorer à ce jour ?), Honrein fut incapable de résister plus de 3 mois à notre pacte de célibat, et il se fit une blonde. Et moi de trop perdre de temps à imaginer les prises cochonnes qu'elle lui faisait, à ne pas pratiquer mon double-salto mais plutôt de m'asseoir dans un divan confortable avec un coussin entre mes jambes et de deviner les sensations que devait ressentir mon compatriote plongeur lorsque sa mie laissait ses aisselles se faire gluer de sa bave, son trou du cul se faire sonder par la pointe arrondie de son nez, et ses orteils se faire oindre de son sperme, ne pus-je faire autrement qu'à mon tour m'en trouver une, car sinon les visualisations mentales des agrippements sanglants que subissait le vît de mon meilleur ami aux pieds d'une dompteuse satanique avec des genoux, des mollets, et, croyez-le ou non, des chevilles, m'auraient rendu paraphrénique ! O oui, je te trouvais, Evelangile Lakrute, dans un restaurant pour camionneur en train de manger un chien-chaud choux moutarde, et en compagnie de la copine d'Honrein, Marfougne Ouitardé, vous fûtes nos blondes, d'idéalistes collégiennes qu'on rendit populaires en vous laissant sortir avec nous, et vous vinrent cette journée-là, durant le championnat interprovincial servant à sélectionner les représentants du pays aux

prochains jeux du Commonwealth, pensant pouvoir témoigner de notre apothéose, cependant que vous ne pûtes que donner le trac aux deux athlètes qui étaient pratiquement garantis de triompher à la finale du saut en équipe à 10 mètres. Je ne m'explique toujours pas pourquoi Marfougne tu choisis de mettre ton gilet de laine émeraude pour porter bonne chance à Honrein, tandis que toi Evelangile, tu optas d'enfiler, de tes deux jambes à la facture classique, tes bas de nylon jaune. En suis-je sûr ? Définitivement, car c'était samedi et le seul jour que tu te permettais cette petite extravagance tombait immanquablement sur le sabbat (tu s'avais que tu n'aurais pas à travailler ce jour-là pour me rendre romantique car les bas de nylon jaune me convainquent tout le temps de faire du cunnilingus sans que je me le fasse demander – ça doit être l'illusion d'urine créée par l'appeau flavescent). O Honrein, tandis que ta mignonne Marfougne clappait tellement fort des mains pour t'encourager que si on t'avait testé pour dépister des traces de substances euphorisantes, on aurait sûrement détecté un taux de testostérone encore plus élevé que celui qu'un auteur avec un gros phallus choisirait pour te comparer avec, moi je fixais d'un regard rempli de détermination, de dévouement, et d'adoration religieuse la soie d'orée qui engainait la moelle et le suc de mon ardente volition hormonale.

Quand un spécialiste des dominos prépare une manœuvre qui va fracasser un record qui dure depuis 60 ans, personne dans la foule n'a le droit de manger une croustille, car le bruit pourrait distraire le maestro dont les doigts accrocheraient une pièce et conséquemment tout le manège s'effondrerait. Quand un époux propose à son épouse de faire un tour en voiture pour aller acheter un nouveau shampoing chez le coiffeur, le frein de stationnement de leur mini-fourgonnette doit bien fonctionner, car une bévue arrive rapidement et pourrait prévenir l'époux d'accompagner l'amour de sa vie jusqu'au bout du trajet fantastique. Quand une interlocutrice avec des hanches abordables vous dit que les planètes sont mystérieuses, ne cherchez pas à la contredire, car proportionnellement à l'idiotie de son discours sont vos chances de coucher avec. Ce qu'il faut saisir de ma tentative d'être intéressant en écrivant des phrases plates, c'est que la distraction souvent génère de malencontreuses situations, et que l'homme ayant atteint au plus haut degré d'une concentration indestructible la rigidité mentale d'un ascète moyenâgeux ne peut au grand jamais se permettre de contempler dans la mire de son champ optique les jambes d'une femme enrobées de nylons jaunes, car la science de la dioptrique, c'est-à-dire celle qui étudie la réfraction des rayons lumineux, précise que le nylon, déjà assez luisant en soi, lorsque jaune réfléchit encore plus les éclats phosphorescents de la luminescence diurne. Comme un daim figé dans le phare du chasseur avec une casquette du Roi de la bière, un homme qui s'en trouve la victime est une proie absolument perdue. Et moi, le grand Alexandre Despaties des francophones nés hors-Québec, quand ta foudre me foudroya, Evelangile, je ne pus que flancher, crispier, raidir, et Icaresquement, je chus.

Mais miracle inespéré, le saut fut parfait, car en me voyant chuter, Honrein comprit immédiatement la source de mon malaise et fixa, comme moi, la principale responsable de ma défaillance pour pouvoir éprouver les mêmes symptômes et mimer parfaitement la trajectoire et les gesticulations de ma chute, un peu comme l'étron chaud d'un bûcheron nudiste tombe par terre dans le gazon et les brans de scie pour mimer la chute de l'arbre que son chieur abat. Eh oui, nous synchronisâmes nos mouvements plus parfaitement que les aiguilles d'une horloge à 18:30 et 30 secondes, et nous gagnâmes la compétition. Et c'est à mi-descente, donc à 5 mètres de la surface, qu'Honrein m'envoya un message télépathique signifiant que Céline Dion avait récemment admis sur les ondes de RDS avoir accepté d'écrire une chanson d'encouragement pour nous à conditions que nous arrivions à nous classer pour les Olympiques, et je pense que mes lectrices aimeraient maintenant entendre les paroles de *Qui consacre qui* :

Le têtard nage vite
tandis que l'esturgeon prospère
mais les sauts aquatiques
De ces deux hommes rendent fier.
Car en eau notre amour
Brûle les chantiers du destin,
et quand on se découvre
la piscine devient un bain
dont les bulles de mousse
frottent nos corps en contorsions
éliminant la frousse
d'une épique perforation.
Ainsi couronneront
les lauriers nos heureux gagnants
Qui toi-même, chanson,
Conserve en les pérennisant.
Mais qui, des deux artistes
La cantatrice ou bien l'athlète
effacera le triste
de nos cœurs en ces temps de frette ?
Oui seule la Diva
Peut pour longtemps nous réchauffer
tandis qu'un mâle alpha
Sombre dans l'eau pour se noyer.
Réjouissez-vous donc, mères,
De voir en deux mill' douze à Londres
Le spectacle éphémère
Des dieux plongeurs champions du monde,

Philippe et son Honrein,
 Aux deux poitrines optimales,
 Quand « Out of ten, a nine »,
 Crieront les juges de la salle.
 Et moi dans mon studio
 j'allie la chanson et le sport ;
 mon tallent est si gros
 que je triomphe de la mort.
 Plongez alors, Plongeurs
 Plongez en ma bouche si belle ;
 Ses ténèbres n'ont peur
 de faire de vous des immortels.

Pourquoi fallut-il donc, o jeune éphèbe mien, que lors du grand moment venu, la foule toute ahurie, soulevée, et parmi laquelle même ton arrière-grand-père nonagénaire avec une prothèse phonatoire figurait, alors même que les journalistes mijotaient les hyperboles qu'ils emploieraient pour décrire la trajectoire de notre triomphe, et tandis que nos adversaires se faisaient des verrues plantaires dans les douches, pourquoi fallut-il donc qu'au lieu de pénétrer l'aquatique substance, nos corps auto-lubrifiés par l'huile qu'exsudait notre peur d'échouer et nos blondes quasi momifiées par le stress de nous savoir mauvais perdants et la perte de massage tantrique que cela leur coûterait peut-être cette soirée-là, nous sombrâmes plutôt dans l'opaque résistance d'une énorme casserole à la compote de foie gras ?

...

Je vous le demande, quel malade mental payerait pour lire ça ? Un auteur qui terminerait ainsi son récit use d'une procédure bien connue des écrivains contemporains, la chute. Celle-ci termine un texte au semblant cohésif avec une phrase inattendue, une fin surprise qui bouscule les repères du familier et fracasse la logique en soldant sur un coda coq-à-l'âne complètement irrationnel, un tir redirigé comme une clause distraite, et cela permet aux critiques littéraires, qui n'ont pas sauté sur l'occasion tantôt ratée du reflet texte-textualité, d'encore sauver leur carrière en rédigeant une thèse sur la décentralisation du sujet dans le discours post-suicidetoipas. On peut parler d'une procédure assez conventionnelle aujourd'hui, et je me souviens encore de la fameuse fois où mon professeur à l'Université de Moncton, oui l'Université qui met un accent sur le savoir (les Acadiens sont les adolescents de la population canadienne ; ils se cherchent encore), nous expliquait que le génie de Joyce dans *Ulysses*, en nous introduisant son protagoniste Léopold Bloom dans l'épisode Calypso, consistait justement en ce qu'il termina la dernière phrase du premier paragraphe du chapitre – cette même phrase qui nous révèle que Bloom raffole des boyaux de bêtes et volailles – en disant que les reins de moutons grillés dégageaient sur son palet un petit goût... d'urine, défiant ainsi nos

attentes en proposant un mot (urine) dont on aurait pu jouer à la devinette durant des années sans anticiper que cela fut la saveur dont Joyce aurait choisi de comparer les reins à. Mais voyons, professeur, comme si l'ondinisme n'était pas depuis l'invention du cidre défini dans toutes les bonnes Encyclopédies de la sexualité humaine. Et comme si, d'ailleurs, la procédure était à l'époque nouvelle, et que son auteur fut révolutionnaire. Allez donc relire la dernière phrase du *Capitaine Fracasse*, pour voir, ou le dernier couplet de n'importe quel poème d'Hugo à propos de la patrie. Font-ils du sens ceux-là, et nous affolons nous pour si peu lorsqu'on lit que l'histoire de Blanche Neige et les nains ne se termine pas par une partouze ?

Trop souvent, la foule méprend l'absurde d'un auteur pour la sagesse du mystique. Pas de sens et beaucoup de profondeur, un rapprochement qui aura permis à maints littérateurs marginaux de coucher avec leurs lectrices. Mais moi, qui viens tout juste de passer six heures à écrire *Le Plongeur*, je ne suis pas un célibataire, et ma femme, qui ne lit guère, me fourre souvent. A quoi cela m'avantagerait-il donc d'user un tel recours ? Non, décidément, il se passe ici quelque chose de radicalement autre. Je suis un révolutionnaire des belles lettres et je vais vous le prouver. Ainsi, pour sauver la réputation de l'auteur du texte en question, et pour convaincre qu'il incarne une praxis écrivaine fondamentalement transformative, je vais tenter d'expliquer en quoi cette phrase concernant le foie gras, à toute apparence absurdiste et non-applicable aux structures du récit réaliste, signifie néanmoins un sens qui est tout à fait rationnel, qui est ultra logique, et qui a *full top* rapport avec ce qui la précède en répondant simplement à la question « pourquoi la compote de foie gras au lieu que l'eau chlorique de la piscine a densité règlementaire ? » Voici...

Un jour, un homme eut l'idée géniale d'éradiquer la faim dans le monde. Il avait vu un film dans lequel quatre actrices suédoises en attachaient une cinquième à quatre chevaux, pour l'écarteler, vu que celle-ci avait emprunté le séchoir à cheveux favori de celles-là (c'était un film pornographique de lesbiennes, un des meilleurs qu'il avait jamais vu ; les quatre amies se partageaient tout, mais elles n'étaient pas encore prêtes à inclure dans ce communisme sororale leur nouvelle cochambreuse de résidence réservée exclusivement aux filles de 18 ans avec des beaux corps). En visionnant la scène à plusieurs reprises – comme un juge vidéo au centre Molson en prolongation qui ne veut pas s'attirer l'ire de 25 milles partisans en pleine fièvre des séries ou un auteur qui re-re-re-relit sa dernière analogie par peur qu'elle ne soit trop plate – pour faire sûr qu'il avait compris si on liait les mains et pieds de la victime directement aux queues des chevaux, ou avec des cordes elles-mêmes attachées aux queues (pour réduire le risque d'allergie relié aux allergènes des squames hippiques), Phil... eh je veux dire le jeune homme réalisa que si on attachait les quatre pattes d'un éléphant aux quatre coins de l'intérieur d'un avion, et que si l'éléphant était prostré au lieu qu'allongé, comme l'était la suédoise avec les orteils plus inspiratoires que la Chapelle Sixtine ou un bol de gruau, il aurait été

en mesure de péter par en bas, ce qui ne contrevenait pas à sa routine régulière en ce qui concernait ses habitudes de flatulence chronique provoquée par la cacahouëtophilie. Alors même qu'il s'adonnait à de telles réflexions, la mère du personnage en question lui cria que son sac à maïs soufflé pétait pétait pétait (et j'en passe) dans le micro-onde et était sur le point d'exploser, et vu que le micro-onde d'aujourd'hui remplace le feu du Cro-Magnon, il fit une association libre de pure génie en imaginant qu'il attachait l'éléphant dans un avion construit pour combatte les feux de forêts, ceux qui comme les mamans césariennes ont des portes qui s'ouvrent dans leur ventre pour laisser tomber leur contenu en plein vol. Maintenant, risquons nous à supposer qu'il visualisa un spectacle d'aviation acrobatique en lequel on laisserait les éléphants en plein air tirer de leur trompe des gallons d'eaux coloriés pour arroser les foules en extase durant les canicules de juillet. Il se réjouissait d'avoir conçu un tel bienfait potentiel pour ses semblables, oui, mais son raisonnement s'élabora encore plus philanthropiquement que cela, au-delà de cette nouvelle forme d'aqua-parques pour jeunes de toute âges, car l'étron se dit-il en digressant, ce n'est pas juste un divertissement pour les aliénés sexuels visionnaires de ce monde, c'est aussi un fertilisant, et beaucoup de personnes qui habitent présentement ma planète n'ont rien à manger. Et bien si on laissait l'éléphant déféquer par-dessus des immenses étendues de terres arables ? Pensons-y ensemble ; les propriétaires de petits chiens se sentent avantagés en ce que leurs meilleurs amis ne font que de minuscules dépôts qui ressemblent à des carottes frites trop longtemps, tandis que les propriétaires de Labradors ou Dobermans doivent ramasser des étrons gigantesques qui ressemblent à des phallus d'hommes avec des gros phallus. Mais imaginez donc combien doivent être grosses les crottes d'un Dumbo (itou volant) qui mange 10 fois le poids d'un St-Bernard par jour ! Eureka ! En gavant 10 000 éléphants de tonnes de pâtés de foie gras, et en les plaçant stratégiquement au-dessus des champs agraires suivant les semailles, dans une position d'écartèlement prostré, dans des avions pompiers, on assurerait une fertilisation assez significative pour pouvoir nourrir au moins trois fois les populations de l'Afrique et de l'Inde combinées. Le premier Acadien à gagner le prix Nobel de la paix (*I dedicate this to Reese, whose brilliant portrayal of a stay-at-home mom in...*) allait enfin être couronné si...

Hélas, il me peine à écrire ce que je m'apprête à écrire, mais l'analphabétisme flagrant de notre époque me le force de faire. Il y eut une erreur dans les calculs de la commande. Un homme qui travaillait dans le secteur des ordinateurs, et qui avait reçu son baccalauréat en informatique juste parce que le prof avait décidé de lui faire passer son cours, avait tapé 10 000 000 d'éléphants dans le logiciel de commandes au lieu de 10 000, et en plus, au lieu d'écrire pâté de foie gras, il avait écrit pâté de betteraves. Maintenant tous les hommes qui ont déjà mangé des betteraves savent le traumatisme qui s'ensuit lorsqu'ils se mettent à déféquer quelques heures après : ils pensent qu'ils ont leurs premières menstrues, et soupçonnent que leurs parents les ont habillés en garçon, déçu d'avoir eu une fille, sans jamais leur avouer le secret, tout comme les parents de

plusieurs tueurs en série, déçus d'avoir eu un garçon, achetèrent néanmoins des robes et des barrettes. Mais quand 10 000 000 d'éléphants ayant suivi un régime de betteraves sévère défèquent dans les voies aériennes canadiennes, je vous jure que le sol de notre beau pays se met à imiter les feuilles de nos arbres en automne, et qu'il commence à virer rouge. Et c'est exactement ce fâcheux imbroglio qui explique ce qui arriva à nos deux plongeurs lorsqu'ils perforèrent la surface de leur triomphe ; ils atterrirent dans l'offrande que 120 éléphants venaient tout juste de déposer la pour eux, emplissant ainsi la piscine d'un épais pâté de bett.... Attendez une minute, le récit prétentieux que nous analysons se terminait par une compote de foie gras, pas un pâté de betteraves. Non seulement son auteur usait d'une procédure usée comme la vessie d'un dipsomane, mais en plus il n'était même pas attentif aux détails. Si jamais vous le rencontrez, lectrices avec des fesses binaires et une carte de membre vous adhérent à un salon d'épilation, faites sûr de lui laisser savoir votre façon de... péter.

La modération prévient souvent les violents échanges interpersonnels déclenchés par l'impression de ne pas être gros et laid et insignifiant que l'alcoolisme nous procure, mais est-ce assez d'expliquer la logique derrière la phrase surprise, le sens qui sous-entend la folie de notre siècle, l'ordre qui, comme le contrefort une paroi cathédralesque ou la brassière le sein, apporte un appui essentiel au désordre imminent (nonobstant les objections de la critique, ma deuxième analogie fonctionne car libéré du soutien-gorge, le sein gigote et son mamelon flâne, semant sur buste la pagaille), ou ai-je moi-même exagéré la modérée portée de ma problématique, ne poussant pas assez loin l'autoréflexivité de ma textualité et forçant mes lectrices à me trouver plus mort et long qu'astucieux et comique ? Ne dois-je pas aussi expliquer comment un auteur, en s'inspirant d'incidents autobiographiques, vint à écrire un récit si inepte ? D'accord je visionnai un film et eus une idée à une certaine époque de ma vie de brillant surdoué, mais d'où mon vécu tire-t-il les mollets saltatoires d'Honrein, et d'où le foie gras ? Je dois d'abord dire que pour ma part, si on me présentait une assiette de foie gras, je ne saurais même pas à quoi ça a l'air. La vérité est que je suis le rejeton d'un petit village néo-brunswickois, et que tout le raffinement gastronomique de ma jeunesse résidait en la sortie père-fils du vendredi soir, ma traite de la semaine pour avoir fait mes devoirs et réussi mes leçons, au McDonald du Blvd. St-Pierre, quand je mangeais dans le char mon moite filet-o-fish, saucant dans l'excédent de tartare mes frites dont j'arrachai longtemps les extrémités durcies et pointues pour nourrir les goélands, avant de commencer à m'habituer à ne pas les trouver mauvaises et de les garder pour moi-même. Comment donc saurais-je à quoi ressemble un plat aussi exotique que du foie, et comment saurais-je s'il est gras ou en bonne santé, moi l'homme aujourd'hui mature et cultivé d'accord mais naguère petit garçon vulnérable et souffrant d'hypersensibilité (je pleurai 2 semaines lorsque mon chat Mozart se sauva de la maison après que je l'eusse repoussé de me trop lécher les lobes d'oreilles, pensant que cela fut la tétine de sa mère) qui ne connaissait rien de plus international que d'aller dans le bois en arrière de l'école avec mon ami qui

avait des verrues sur ses mains pour tirer des écureuils avec son fusil ? Non, et en plus, je ne saurais même pas vous dire si c'était un 12 ou un 22, ne m'y connaissant absolument pas en matière d'armes à feu, ce qui donne à croire que mon ignorance de la gastronomie culinaire n'a rien à faire avec l'étroitesse de la culture de mon bercail, et tout à faire avec la perméabilité de mon cerveau, car sûrement mon ami me répéta plusieurs fois que son 12, comme la parfaite symétrie d'une caisse de 12, lui procurait un sensation de plénitude, le sentiment de tenir en ses mains une carabine assez pleine pour ne jamais l'abandonner le moment crucial enfin venu lorsqu'un bébé tamia avec une arachide dans l'abajoue croiserait son chemin, tandis que son 22, comme une caisse de 24 avec 2 bières déjà bues, lui procurait le sentiment de manquer quelque chose, à l'instar d'une conversation avec sa blonde, et de tenir un fusil qui aurait pu, indubitablement, atteindre le tamia à 10 mètres de distance, mais un goéland s'envolant avec son Big Mac dans la gorge à 100 mètres d'altitude, cela il n'était pas prêt à parier dessus pantoute. Non, c'est clair comme l'eczéma, j'oublie tout et chu stupide. Et mon ami tueur-en-série d'écureuils l'était encore moins que moi parce qu'aujourd'hui il travaille dans un dépanneur l'hiver et une compagnie d'entretien de pelouse l'été avec un salaire minimum stable tandis que moi j'ai une immense dette étudiante qui m'a seulement permis de développer une aversion complexe envers mon pénis (c'est quand même vrai qu'il s'était fait violer par un vieux monsieur quand il avait 11 ans en dessous d'un pont et que sa marche allait bondir d'un saut croche le reste de sa vie en conséquence, et que personne ne le respectait car il ne disait jamais rien de bon sauf quand il fumait du pot et même là c'était juste drôle parce que c'était retardé, et que sa blonde n'avait pas de cou, et que c'était toujours lui qui s'assoyait le séant culotté dans l'étron de chien ou de clochard camouflé par l'herbe dans le parc après qu'on avait fini de jouer au base-ball et qu'on prenait une pause avant de retourner à la maison manger le souper que sa mère lui faisait parce que le gouvernement lui payait de l'assistance sociale à condition qu'elle prenne soin de son gars, alors je dirais que son intelligence supérieure comparative à la mienne compensait peut-être pour sa malchance comparative à ma bonne fortune (j'ai gagné un chandail lors d'un tirage à la dernière activité sociale du club de badminton d'Aylmer), mais de toute façon, jamais je ne livrerai à l'impitoyable curiosité de mes millions de lectrices ton nom, Morlond Rayusse, repose en parfaite tranquillité, ton secret est sauf avec moi). Bref, ce n'est pas en me rappelant les repas familiaux à Bathurst des années 83-87 que je serai en mesure d'écrire une phrase aussi inattendue que celle-là, concluant bizarrement un récit aussi standard que celui narrant le succès d'un double-salto. Explorons donc d'autres horizons, tâtonnant ailleurs les circonstances particulières de ma croissance personnelle, pour découvrir qu'elle événement fit de moi l'auteur si spécial et merveilleux que je suis devenu. Mais que m'arriva-t-il en arrivant dans la grande ville d'Ottawa, lorsque je fus assez mature pour consacrer ma vie à étudier la littérature et marier, 30 jours après l'avoir rencontré, la première femme qui m'entarta les gencives de sa crasse d'orteils ; que

m'arriva-t-il donc d'expérience assez riche pour fournir la matière première de ma propre textualité ?

[Ouf, jusqu'à date, c'est plate, n'est-ce pas ? Mais attendez, quand vous ne trouvez pas intéressant le texte que feuillette votre vouloir d'apprentissage, il suffit de lire à haute voix, nous répètent les auteurs récipiendaires de prix littéraires qui eurent des coupes champignons dans les années 80. Effectivement, en lisant tout haut un texte, on découvre toute les subtilités orales de l'écriture parlée, et la merveilleuse musicalité des mots prend tout son sens. Quant à mon texte, cette mini-odyssée à travers l'inespérable narration d'un homme qui se trouva malencontreusement prisonnier d'un étron coagulé écarlate que vous vous apprêtez à lire, si vous le faites tout haut, cela permettra aux femmes qui se trouveront dans les parages de vous traiter d'effronté lorsque vous prononcerez sa dernière phrase.]

Un jour que je joggais dans le parc Gatineau de renommée internationale, je vis planer dans les airs un v d'oiseaux qui migraient vers le sud pour l'hiver (je m'en souviens parce que j'avais des mitaines et parce que Dieu n'est pas assez généreux pour me donner des souvenirs intéressants). Rodolphe Landry, le père d'un de mes amis d'enfance, était un ornithologue de fin de semaine, et il avait une casquette qui disait *Bird Watcher* dessus, et sur la palette il y avait des granules blanches synthétiques qui mimaient des fientes aviaires. Ensemble, son fils et moi, nous rîmes beaucoup, trouvant longtemps la blague drôle. Un autre de mes amis d'enfance, Marc Arseneault, qui avait un visage symétrique et sortait avec toutes les filles que j'aimais secrètement mais qui trouvaient mon nez trop gros, une fois un goéland chia sur lui dans la cour d'école, mais ça n'a pas vraiment rapport avec ce que je vais maintenant vous révéler. La troupe d'oiseaux, qui avaient sûrement mangé beaucoup de baies sauvages, se mit à chier simultanément, comme les avions sur Dresde, sur ma pauvre personne, et je me trouvai subitement figé dans une immense masse coagulée de fiente rouge. Je ne pouvais plus bouger, mais heureusement que les deux narines de mon trop gros nez (*everything has a purpose*, me dit souvent mon beau-frère, qui voit sa calvitie frontale se prononcer de jour en jour) dépassaient tout juste du bout de la surface, et je pus réfléchir à mon sort sans suffoquer. Je compris que j'allais éventuellement mourir d'attrition, mais que cette vermillonne boule de marde m'emprisonnant pouvait potentiellement agir de chrysalide pour moi, et que si je me laissais aller au caprice du moment, je pouvais profiter d'une expérience transfiguratrice et tenter de me redéfinir en tant qu'homme avec une sensibilité trop ossifiée par de longues années d'abstinence sexuelle avant le mariage, intellectuelle après. Comme un fœtus dans un placenta, je n'avais pas grand-chose à faire à part attendre, et en me tournant les pouces, je me disais que toute ma vie avait pas mal abouti à accomplir absolument rien de signifiant, rien qui méritasse qu'on se souvienne de moi comme on se souvient par exemple du créateur des céréales antispasmodiques pour adultes souffrant de colons irritables ou la première femme qui se rasa les aisselles,

et que plutôt égoïste et superficiel, je venais de passer la presque totalité de ma vie mentale et imaginative, depuis l'âge d'environ 6 ans, à penser à comment doivent sentir et goûter les orteils de belles filles avec des petits pieds. Oui, vraiment, juste ça, le pied et ses sinueux mystères, ses rugueuses rotundités et sa saveur exquise. Nada mas, amigo. Je n'aurais jamais pu écrire un traité métaphysique étudiant la nature du vide de mon nombril ni contempler un coucher de soleil en m'émouvant de la mystique extase qu'éprouva notre divin père au moment de la création en ma trentaine, ma vingtaine, ou ma dizaine même, car les orteils agressaient continuellement, et cela sans interruptions aucunes, mon monde intérieur. Je ne vivais que pour ça, et mon cerveau ne neuronisait que pour les pieds de demoiselles en détresse. Je n'avais pas pu véritablement tendre l'oreille à Maude-Jeanne Castonguay, co-travailleuse au centre d'appel Canjet qui m'énumérait les dons exceptionnels de ses fils, Jean-Marie-Madeleine et Gaston-Gaspard, car j'imaginais que les lanières de ses sandales m'étouffaient la gorge ; j'échouai tous mes cours lors de ma dernière année de secondaire (sauf mon cours d'art visuel car les filles artistes portent des bottes avant-gardistes qui couvrent tout et font vomir), et ne pus jamais apprendre la formule pour calculer le déplacement d'un mouvement circulaire uniforme car la fille assise à côté de moi dans mon cours de physique était asiatique et on sait la blancheur de leurs plantes. Ma mère eut sûrement de la peine lors des funérailles de ma grand-mère maternelle, mais je n'accueillis point l'effusion lacrymale de son deuil avec toute la dévotion filioque d'un Woodrow Wilson (c'est lui qui officialisa la fête des mères en congé férié pour les américains et si j'avais eu plus grande confiance en l'érudition de mon lectorat, j'aurais pu m'épargner cette parenthèse) car ma cousine d'Atlanta exhibait, sans s'en rendre compte peut-être, au regard prédateur de ma dépravation totale, ses ongles d'orteils laqués d'étoiles bleu pâle, et cela pour la première fois de mon existence pubère. Pauvre obscène attardé, n'y avait-il pas autre chose en ce monde susceptible de solliciter ton intérêt ? La rougeur des oiseaux fut-elle l'insigne terrestre d'une conscience universelle outragée de me voir gaspiller la portion d'elle-même qu'elle avait temporairement accordée à mon cerveau pour appréhender maintes formes diverses et sensations diffuses, et me forçait-elle ainsi à reconsidérer mes priorités ? Qu'elle le fût ou non, moi je le fis. Car imaginez-vous donc que la prison se mit à dissoudre sous la pluie magique d'un liquide miraculeux. Tout comme un monument historique honorant les prouesses d'un officier militaire ayant tué plusieurs soldats ennemis dilapide sous l'effet de la pluie son immortel témoignage de reconnaissance, moi ma prisétron voyait ses barreaux soudainement se faire filer par l'effet d'une pluie venue non pas d'un cumulonimbus mais bien au contraire d'un puissant ersatz solaire. Voyez-vous, je n'étais pas véritablement à même de jogger durant mon étronisation, comme je prétendis plus haut le faire ; cela ne fut qu'un rêve causé par un petit évanouissement. En réalité, j'étais allongé dans ma baignoire tandis que mon épouse se plaisait à m'uriner dessus. Mais comment donc la rectitude de mes lectrices avalerait-elle un tel aveu, à moins que victimes de cystite, elles fussent initiées au besoin

de ne jamais interrompre une miction en plein jet ? J'élabore. Depuis 5 ans que nous étions mariés, les 2 seules perversions sexuelles que ma Beatrice ne crut pas sage de m'octroyer l'essai demeuraient la sodomie et l'ondinisme. Que Jésus et sa carrière que la mort coupa court dorment en paix, nous ne nous sommes toujours pas livrés à l'exploration du trou des empaqueteurs de sucre à la crème, préservant ainsi le secret de son exigüité, mais cette journée-là, après l'avoir suppliée – pendant 47 minutes où j'employai toutes les subtilités de l'art oratoire selon Cicéron – d'assoupir ma soif, elle m'ordonna furieusement de me positionner dans le bain, d'enlever mon pantalon, et d'ouvrir très grande la bouche et l'urètre. N'étant pas trop habituée à viser dans un aussi petit trou (24 fois plus petit que celui d'une toilette la bouche, 165 fois l'urètre), elle m'heurta d'abord les yeux d'un puissant jet de... sang. Eh oui, mon épouse avait mal calculé son cycle menstruel (ouf, et moi qui craignait l'hématurie), et ce fut d'abord un violent amas de ses règles qui me noya les deux sphères oculaires, comme deux œufs à la coque baignant dans du jus de tomates, et ainsi je sombrai dans une syncope de 3 secondes, aveugle et inconscient, le temps de rêver toute cette bizarrerie d'oiseaux chiant ensemble leurs rougeâtres pondaisons. Mais après sang pleut la pisse, comme le veut le dicton. Et quelle pisse cela fut. Elle me réveilla l'esprit en me lavant les yeux, le papillon de mon âme vola vers la lumineuse lotion urétrale, comme la chatte de Danaé tressaillant vers l'averse d'orée Zeusienne, et l'expérience fut comme un cierge qui, lorsqu'on pleure en le regardant, rend flou sa lumière d'à travers nos larmes, et tout ce qui pénètre notre champ de vision s'éclaircit, s'illumine, et devient resplendissant d'ondes ambrées. Oui, c'est confirmé, je fus fait voyant par toi, clarté liquide de l'urètre.

J'oubliais presque d'ajouter qu'après m'avoir pissé sur le visage, ma mie se mit à semi-pisser (semi parce que sa vessie était à moitié pleine, mais aussi parce que je suis un amateur de l'homonymie) sur ma verge, en visant spécifiquement mon urètre béate. Et ce shampooing organique qui me lava les yeux, quand il baigna ma verge, la brûlure fit tant de bien qu'elle finit même par agir de spermicide. Maintenant, la tournure de phrase que vient d'emprunter l'expression *brûlure qui fait du bien* m'aide à saisir enfin en quoi cet exercice conjugal me libéra d'une obsession malsaine réifiant toute la splendeur de la femme en les dix extrémités digitales de ses pieds pour préparer mon retour en terre édénique de la normativité sexuelle [Je voulais vous faire une surprise et garder l'aveu pour la fin, mesdames, mais n'y tiens plus : je suis guéri de l'affreux fétichisme que je mentionnai au début de ce texte, et vous pouvez vous remettre à gambader dans le gazon des parc publics en pleine liberté, confiantes de ne pas vous faire violer l'orteil par l'inquisition scrutatrice de mon observation maniaque : piétinez la pelouse des champs que broutent la vache et son veau après avoir oublié vos sandales sur le pare-brise de votre voiture; laissez vos mignonnes empreintes sillonner le sable des plages maritimes après vous être lavées les pieds à l'une des splendides mini-douches spécialement conçues pour retirer le sable d'entre vos orteils mais qui, mouillant toute l'imberbe enveloppe du pied, rend du coup sa surface plus vulnérable à se faire resablifier ; enfillez

vos brassières (on ne voudrait pas voir vos seins vous faire des ecchymoses sur le menton) et faites de la trampoline – le port de chaussures y est interdit, ce qui me permet d'épargner l'énergie cérébrale que j'aurais autrement dépensée à penser à une locution poétique évoquant la nudité des orteils d'une femme en plein saut, laquelle énergie j'utiliserai plutôt pour dire que l'expression *impératrice de mon destin* désigne bien le rôle que jouaient dans ma vie les arches de pieds de ma femme avant ma toute récente période de convalescence ; peignez des tableaux à la manière des amputés qui nous envoient des étiquettes adresses et plaques porte-clés par la poste pour solliciter notre magnanimité ; verdissez les vos petits pieds roses, ensablez les j'adjure, et n'ayez crainte de cogner vos gros orteils contre une patte de table, car je serai là pour les langue-laver-soigner de bon gré, gratos, pas comme un footfreak qui en tire profit, mais plutôt comme un cordonnier volontaire qui répare vos chaussures pour votre propre bien (il vient de gagner la loterie et n'a plus besoin de travailler pour nourrir ses enfants), indifférent, immuable, et totalement flasque]. Oui, cette tournure de phrase me fait comme un déjà-vu. Mais pour en être bien sûr, d'abord, j'accours vers ma bibliothèque, l'étagère du mur sud, 3e rayon... oui, page 93... non... 65... eh... attendez... oui voilà le passage qui valide mon soupçon : songez qu'en décrivant le feu de l'enfer, Milton précise que ses flammes, quoiqu'elles brûlent comme une fournaise, n'éclaircissent point : *from those flames, no light, but rather darkness visible*. C'est le sort des damnés, nous dit le grand poète, de devoir endurer les inconvénients du feu sans pouvoir se prévaloir de ses bienfaits. Mais si l'on interviewait un échantillon représentatif d'ondinistes, on découvrirait qu'en décrivant en quoi la pratique leur procure satisfaction, ils expliquent tous unanimement : « J'aime ça parce que ça brûle en chatouillant » ! Voilà donc qu'ici, au lieu de souffrir sans jouir, comme le font les pécheurs mortels miltoniens, les ondinistes jouissent sans souffrir. Pour eux la brûlure perd toute sa capacité de faire du mal, pour plutôt faire du bien, et précisons même que la caractéristique qui lui permettait autrefois de blesser, i.e. sa chaleur, se voit transfigurée en acquérant la capacité contraire de réjouir. C'est un peu comme si la marquise de Brinvilliers s'était faite supplicier la question avec des gallons d'urine au lieu que de l'eau ; imaginez comme elle aurait exigé son tourment plutôt que de l'éprouver ! Songez en plus, qu'après avoir répondu de la sorte, 3 ondinistes sur 4 rajoutent « et en passant, ça m'aide à mieux comprendre qui chu ». Cela prouve que le feu qui chez Milton ne chasse pas l'obscurité totale traumatisant les larrons et sodomites pour le reste de leurs non-jours, empêchant ainsi toute forme de conscience sauf celle de leur souffrance éternelle, ici se charge d'illuminer l'ondiniste d'un tel éclat qu'il atteint la parfaite compréhension de soi, un genre d'autoréflexion omnisciente, je veux dire la capacité d'enfin se saisir en ses plus intimes recoins. Mais la pisse d'une femme, c'est socratique, bon dieu !

Il est vrai qu'en ceci, la pisseuse est incapable de contribuer à sa propre auto-connaissance, et je préciserai qu'encore pire, peut-être, elle inquiète beaucoup de par sa position, car elle ne peut pas comme nous lorgner ses eaux plonger en celle du bol,

devant plutôt s'asseoir dessus, une cécité involontaire qui lui laisse supposer que sa pisse s'évade, s'évacue et s'évapore, sans laisser aucune trace, et ainsi ignore-t-elle le spectacle épouvantable des bulles qui se forment à la surface au moment du contact des deux eaux, lorsque le lourd et bruyant jet se transforme en bulles de différentes grosseurs qui se multiplient frénétiquement pour se mettre à ressembler aux huit yeux asymétriques d'une araignée en close-up, correspondance qui fait réfléchir bon nombre d'hommes pisseurs pendant quelques longues minutes : *Mais que me tisse donc la toilette arachnéenne de toiles terrifiantes et pour quelle affreuse fin ? En quoi t'ai-je persécuté dernièrement, en quoi déçu, tarentule toilette, pour que tu cherches à piéger l'excrément urée de mon vit ? O éburnéenne latrodectus mactans, t'apprêteras-tu à me bouffer la personne après avoir bouffé la semence de mon ithyphallique élévation quand je te viens dedans, n'ayant pu à temps trouvé de kleenex ?* Est-ce châtement que la femme moderne pourrait supporter que de savoir sa chiasse chassée par sa chaise trouée ? La bécosse qui drosse ça rime, mais ça ne fait pas de sens dans le présent contexte, pourquoi j'opterai plutôt d'écrire l'univoque toilette qui croque sa pissette, l'endurerait-elle (je trouve sexiste que le mot *pissette* ne soit utilisé que pour désigner le membre génital de l'homme aux dépens de celui de la femme, car un vulvaire vagin pisse autant qu'une graine, et le diminutif me semble encore plus à-propos lorsqu'il s'applique à un objet dont l'étendue consiste en un repliement sur soi au lieu que d'une encombrante expansion s'emberlificotant constamment dans les portes de granges de bobettes masculines, portes d'ailleurs – je dirais même fente de culotte, mais cela rappelle trop phonétiquement la tente-roulotte que jadis je sautai de, et je déplore trop l'actuelle tendance au narcissisme débridé de nos grands littérateurs pour moi-même y participer – qu'aucun homme ayant franchi la trentaine n'utilise pour faire passer sa verge à travers et pisser, préférant baisser l'élastique sous les testicules pour resserrer le scrotum, rehausser le paquet, et faciliter la technique main libre (en passant, voici un aphorisme sur la nature féministe de l'industrie sous-vestimentaire : le tissu des bobettes emmitoufle mais point ne faufile, car les hommes se pognent la poche pour dégager le membre charnel toujours mais les femmes pour retirer l'intrus textile jamais)) ? Non, voilà bien une strate d'anxiété existentialiste dont la femme ne saura jamais sonder toutes les agonies et effrois, la toilette prédatrice guettant les moindres vicissitudes de sa vessie, les huit yeux bulbeux épiant la chute tintamarresque de sa séraphique fontaine, à moins que le terrible préjudice social lui empêchant de pisser debout soit un jour relégué aux archives des ridicules superstitions d'antan. Pisseuses, relevez-vous, à la belle aube vos chattes, qu'on brandisse minette et déchire les rideaux de bobettes vous cachant le sexe jauni, et qu'on pointe en disant : mais regardez-moi donc la fluidité des eaux, et n'est-il pas remarquable que ses chevilles et genoux ne chancellent pas sous le joug d'un tel rugissement, d'une telle vibration ? J'admire aussi qu'elle puisse uriner sans salir ses labiales, quelle finesse dans l'exécution, quelle parfaite possession de ses organes elle exhibe, et quelle contrôle de ses émotions durant l'essuyage. Ciel, une théophanie comme n'en eut jamais Moïse, sûrement !

Saint-Jean de Chrysostome giclait l'or de sa bouche, mais les femmes aux glabres vagins pissant toute leur pisse, cela vaut la sainteté d'au moins dix Chrysostomes. Et par la présente, qui doit agir de positio, je nomme officiellement mon épouse, ou plutôt les épouses de ce monde, et pourquoi pas, les épouses potentielles aussi, je veux dire bien entendu toutes les femmes avec des beaux corps de la planète terre qui ont un jour ou l'autre ressenti le besoin pressant de vider leur vessie sans trouver de toilette, à être tous ensemble d'abord béatifiées par sa souveraineté, le très honorable pontife Benoit XVI, et ensuite canonisées dans les plus bref délais, en faisant fi des stupides règles qui refusent le statut de sainteté aux vivantes. La pisseuse sauve l'homme sans devoir mourir, et son miracle est ainsi beaucoup plus pro-vie que l'est celui du Christ, qui lui dut crever sur le Mont Golgotha. Et ce que j'affirme à l'instant perd tout son effet de choque lorsqu'on se fait à l'idée que les femmes qui un jour pissèrent en la bouche d'un époux latrines eurent un plus grand impact pour le salut de son âme que put jamais l'avoir eu le fils de Dieu pour la communauté chrétienne en se faisant crucifier. Comment ? C'est hyper-archi-simple ; une femme urinant pratique l'imposition des mains comme l'auraient conçu nos premiers diacres et prêtres s'ils avaient été assez spirituels pour comprendre qu'on accède à l'âme du pêcheur seulement qu'en la touchant avec ce qui procède de l'âme, ou comme le dit autrement Goethe un jour en parlant du cœur, ce qui jaillit du dedans accède au dedans, et la pisse, puisqu'elle connaît tous les tréfonds du corps femelle, tous les enfouis détours de ses labyrinthiques viscères, et qu'elle est elle-même le fruit d'une transformation digestive, agit plus facilement à motiver la transformation d'un libertin en moral adorateur de la perfection divine qu'est la chatte mouillée-mouillante. Je suis la lumière du monde, dit le pipi des femmes ; j'ai soif, répond Jésus sur la croix commençant à comprendre, accompagné (il est souhaitable pour le salut mâle de l'espérer) de tous les hommes qui ourdirent jadis, ourdissent aujourd'hui, et ourdiront demain, d'une circonférence trempée d'ambre aquatique en naissant.

Je me rappelle justement, à cet égard, le fameux commentaire de Swedenborg à propos de Jean 4, 14, le moment crucial enfin venu où Jésus explique que quiconque boira de ses eaux vivra pour toujours. L'eau ici, selon Swedenborg, représente la vérité éternelle puisqu'étant fluide, elle emprunte continuellement les contours du bassin qui l'embrasse. Ainsi ne possède-t-elle aucune forme fixe et dépendante d'un corps individuel et éphémère avec lequel elle se verrait liée pour l'entière durée de son existence H2Oesque, mais se prête à la totalité des corps de l'univers et de l'histoire en lesquelles elle peut arriver de loger à un certain moment donné, et ainsi elle demeure toujours son propre contenu nonobstant la forme qu'elle emprunte. C'est donc parce que les gens qui burent l'eau du Christ procédèrent ensuite à eux-mêmes partager la leur parmi leurs proches, et que ces réceptacles deuxième génération à leurs tours partagèrent la leur aux leurs, et que le processus dure depuis, et durera encore, j'imagine, à l'infini, se transmettant ainsi un peu de nos eaux alliées à celle christique originelle et inchangée, qu'on peut parler pour notre part d'éternité. Quand l'homme s'abreuve à cette source, il

s'initie ainsi à la sagesse divine, parfaite, et immortelle. Mais d'où donc put-elle jaillir en la personne du Christ ? Bien beau dire que la sueur axillaire femelle excite, Mais le Christ n'était pas plote, et cela me surprendrait que la chaleur galiléenne des temps biblique fût assez torride pour sudorifier Jésus au point d'en faire un abreuvoir. Hélas, Swedenborg ne situe jamais l'emplacement de la fonte sacrée sur un schème représentant l'anatomie trouée (4 fois de plus que la norme, si on fait fi des piercings (les nôtres, esthétiques, et non pas les siens, suppliciaux)) de notre messie, mais ailleurs, dans *Du Ciel et de l'Enfer*, il précise que pour le croyant qui se laisse absorber par la grâce de Dieu, sans retenue aucune, les phénomènes se dévoilent soudainement comme baignés d'une lumière éblouissante. La synesthésie ici, d'une lumière mouillée, lumière liquide car elle baigne les choses du monde, nous livre, il serait dangereux de l'ignorer, la clé du secret, car l'urine n'est-elle pas jaune, ainsi que la lumière, et la miction d'une belle femme ne serait-elle pas cette liqueur qui nous aide à pénétrer les mystères de l'invisible, de l'intemporel, et de l'absolu ? D'accord, Jésus avait un pénis, et son urètre étant plus longue, le jet aurait le temps d'accumulé du *momentum* et risquerait, en sortant trop fort, de nous crever les yeux, mais moi je suis un hétérosexuel, et en plus, c'est juste l'urine des belles femmes qui me donne le sentiment initiatique de gratification extatique. Comment ne pourrais-je pas sortir gagnant d'une telle situation ?

Peut-être que certains introvertis jalouseront ma fortune en se demandant s'il ne serait pas aussi convenable de boire leur propre pisser ? Une telle tendance existe, et ça se gonfle de prétention scientifique en se labélisant urinothérapie ! C'est un scandale qui a déjà fait couler trop d'encre pour s'y attarder le temps d'un gargarisme, mais mentionnons seulement que comme la plupart des aberrations mentales, ce fardeau catastrophique pour le bien être populaire de nos enfants est causé par le fanatisme religieux. Et le passage plus haut cité de Jésus confirme encore une fois qu'il est venu corrigé notre ineptie malade en réécrivant l'ancienne loi, car c'est grâce au rédempteur qu'on peut enfin boire le pipi des autres dans une vraie société libre. Jésus redoutait le solipsisme abrahamique flagrant qu'invoquait Proverbes 5, 16-17 : « Tes fontaines doivent-elles se répandre dehors, et tes ruisseaux sur les places publiques ? Qu'ils soient à toi seul, et non aux étrangers avec toi ». Ce passage dégoûtant qui refuse de dégoûter (il dégoûte de gouttes d'urines pour soi, d'accord, mais pas pour les autres) prohibait la décharge interpersonnelle de miction salutaire, mais Jésus lui, le partage et l'entre-aide, il était pour, pas contre ; il avait prévu ce que l'autosuffisance alimentaire allait coûter de crimes contre l'humanité dans des régimes comme ceux des Khmers rouges, et il révisa la loi des patriarches en proclamant son fameux slogan qui allait tout changer, oui le célèbre *les uns les autres*, ce brave cri de ralliement qui allait enfin permettre à l'arroseur de se faire arroser à son tour. Et si l'Échelle de Kardashev avait plutôt été conçue pour grader les civilisations selon leur niveau de développement hédonistique, je dirais que la civilisation qui appliquera un jour la valeur pratique de ce slogan pour se prévaloir du droit universel de se pisser dedans les uns les autres aura finalement atteint le type V,

que Kardashev lui ne prévoyait réalisable qu'en l'an 13 000 (je n'ai pas voulu dire le type VII, car c'est celui de la déité, et j'hésite à blasphémer dans mon texte, mais entre vous et moi, l'art de la miction mutuelle est le propre des Dieux).

Il appert que je n'eus pas moi-même, hélas et maudit, la chance de vivre durant le règne du tétrarque Hérode Philippe Ier, pour pouvoir ingurgiter l'eau d'une des sensuelles compagnonnes de route du Christ, mais je me souviens encore comment, en émergeant de la rivière Tétagouche après y être plongé tête première, il y a de cela au moins vingt et un ans, et ayant aperçu une petite fille qui, faisant trop confiance à l'épaisseur d'un buisson, s'était baissé les bobettes roses pour faire pipi, j'éprouvai alors une émotion qui allait usurper la hiérarchie de mon émotivité et déformer le contour que mon véritable destin se devait de remplir. Car quelques gouttes de la belle pisseuse s'étaient mis à pleuvoir sur ses talons, plus spécifiquement sur la peau qui recouvrait la convergence du talon et du tendon d'Achille, et lorsqu'elles finirent par imprégner de leur substance les lignes horizontales parcourant cette peau, lignes dont il ne s'agit pas de rides car même les bébés en ont mais bien plutôt de petites retouches finales qu'effectua notre créateur devenu amoureux de sa créature aux ultimes secondes du sixième jour créationniste, ces lignes qui ressemblent à celles qui parsèment le rebord de la paume du pouce et de l'auriculaire et que les palmistes ignorent pour scruter plutôt celles – plus creuses mais moins profondes – de nos paumes de mains, oui ces mêmes lignes pour lesquelles je donnerais toutes celles de Shakespeare, de Molière, et de Pouchkine, je n'eus d'autre choix que d'accourir comme un chien ayant flairé dans les foin un petit morceau d'étron fumant, et me mis à enfouir, dans le creux de ces sillons michelangelesques, la langue toute entière pour absorber le pipi et bien nettoyer tout propre le pied de la belle au bois pisant. Stupide imbécile, mal foutu malotru, tu confondis alors l'objet de ton ravissement lorsque la souricière charnue du talon perfide te coinça la langue ; au lieu de t'abreuver au graal de cette miraculeuse fontaine de jouvence, tu t'abrutis en collant les pupilles gustatives contre la pulpe aléatoire de sa coupe charnelle ; au lieu de consommer l'urine, tu léchas le pied, et en un moment de bêtise suprême, peut-être, crachas l'excédent de pipi te collant aux gencives, et depuis, tu demeuras l'esclave d'une sale matière, cette chose qui se contente de passer sa vie à marcher, cette presque ordure tant ça pile en morpions de fiévreux, mégots de fumistes pollueurs, capotes de putes pressées, neiges jaunies de chiens vagabonds (pas juste du mauvais tout de même) et autres excréments exécrables, oui le pied d'une nymphe riveraine qui n'entra qu'accidentellement en contact avec l'immatérielle propriété de ton supplice réjouissant et paradisiaque enfer, ta brûlure le fun, o ma ténébreuse luminosité.

Je confirme donc, pour bientôt en finir car ma femme vient de terminer son deuxième verre de cidre alcoolisé en 23 minutes, que l'ondinisme, en éprouvant récemment avec l'assistance de mon épouse toute la magie spirituelle de sa thérapeutique intervention, sut me délivrer de l'enfer carcéral du fétichisme des pieds qui me sapait les

forces vitales et cernait les yeux depuis déjà un quart de siècle. Grâce à cette gluante expérience curative, mon cerveau peut maintenant se livrer à d'autres réflexions que la tangibilité des chevilles d'infirmières enveloppées dans des nylons blancs comme neige sur cimes de monts ; désormais, il se prélassa, et cela combien plus salubrement, à visualiser la belle coiffure que je pourrais me confectionner en faisant d'un détrusor excisé un attache-couette ou encore un cache-col imperméable pour le ski. Et comme un livre qui s'auto-réfléchit dans la prose de nos plus grands littérateurs contemporains, la miction d'une femme qui prétend m'aimer me donne assez de confiance pour enfin réfléchir à mon tour tout l'amour qui gonfle mon cœur d'un essor composé, énergétique, drolatique en ces moments il est vrai, mais surtout, un essor libéré de l'emprise fatidique qu'exerçaient sur moi les orteils menus et souriants de jeunes femmes avec des beaux corps et sveltes. Une ablution qui m'extirpa des griffes d'une monomanie podale, que pourrais-je demander de plus aujourd'hui, sinon une pipiscine en laquelle Honrein et moi plongerions sans cesses, sans vieillir, et sans insécurités concernant nos chances de vaincre les coréens si souples ? Mesdames, je vous prie, auriez-vous l'obligeance de bien vouloir me laisser léviger, en soutirant de sous ses diaphanes carapaces phanères, la lie de vos doigts de pieds, pour en tantôt faire le condiment d'une compote esculente.